



SILVIA AVALLONE
La vie parfaite



LIANA LEVI



Zigzags sur la fracture sociale

Bologne et sa banlieue imaginaire

par Silvia Avallone

Par **VIRGINIE BLOCH-LAINÉ**

La beauté de l'Italie est un problème ; un aiguillon de la misère. Lorsqu'on se promène dans Bologne «à l'ombre des arcades», vers «les sapins de la Villa Spada» ou entre les buis des jardins, on est au paradis. Comment supporter ensuite de rejoindre les Lombriconi pour y vivre ? Tel est le surnom de ces immeubles noirs et rouges, ces «mastodontes» de la banlieue (imaginaire) de la ville. Ils ont gagné leur célébrité à cause de la tristesse qu'ils dégagent et génèrent. Silvia Avallone, 34 ans, est poétesse et romancière. Elle échauffe son troisième roman sur l'imbrication de ces deux mondes opposés que sépare une heure de trajet. La construction en zigzag de *la Vie parfaite* est réussie, car fluide. Une fenêtre ouverte sur les bourgeois du centre-ville, une autre chez les pauvres, et ça recommence et se chevauche naturellement. Une femme des Lombriconi part faire le ménage à Bologne et plus tard une professeure de littérature d'un bon lycée du centre rend visite à l'un de ses élèves au Lombriconi. Le fond colle à la forme puisqu'entre ces univers, il existe plusieurs points de raccordement. Parmi eux, un obscur désir d'enfant et une détresse. Doria et Fabio, un couple de bourgeois trentenaires qui ne se supportent déjà plus, ont des années de procréation médicale assistée sans résultat derrière eux. Habitante d'une tour sinistre, Adèle, 17 ans, tombe enceinte, trop jeune, d'un garçon qui ne veut pas d'elle. Il s'appelle Manuel et il est à gifler. Adèle se demande «*si ce n'était pas un destin :*

se faire humilier». Fabio trompe Doria sans scrupule : Doria pourrait se poser la même question qu'Adèle.

La Vie parfaite est un roman social, doublé d'un roman à suspense, et c'est essentiellement à cette dernière qualité qu'il doit sa réussite. Passer de la ville, que l'on voit peu, à ce labyrinthe de tours dans lequel, la nuit, ronflent les téléviseurs, deviendrait répétitif si nous n'attendions pas un verdict au terme d'un compte à rebours : Doria et Fabio espèrent adopter un enfant ; Adèle part à la maternité pour accoucher sous X. Elle donne naissance à Bianca. Adèle parviendra-t-elle à abandonner sa fille qui deviendrait alors celle de Fabio et de Doria ?

À Libération qui l'avait rencontrée en avril 2011, Silvia Avallone avait dit : «*Pour ma génération, Roberto Saviano, l'auteur de Gomorra, a tout changé. Il a rouvert le monde, il nous a libérés d'une autofiction omniprésente. Je pense qu'on ne peut pas raconter le destin de quiconque sans le relier au théâtre social.*» C'était à l'occasion de la traduction de son premier roman, publié en Italie lorsqu'elle avait 24 ans. *D'acier* (Liana Levi, 2011) décrivait déjà la misère sociale. Il fut un best-seller et un succès international. Récemment, la romancière était invitée sur un plateau de télévision en France, pour promouvoir son livre. Nous avons vu une femme belle et flamboyante s'exprimant avec assurance, aussi dynamique que la construction de son livre. Le fond et la forme, là encore, correspondaient parfaitement. ♦

SILVIA AVALLONE LA VIE PARFAITE Traduit de l'italien par Françoise Brun. Liana Levi, 396 pp., 16,99 €.

Le rendez-vous des livres

ERRI DE LUCA P. 17
Une tête de nuage

MOHAMED MBOUGAR SARR P. 18
De purs hommes

ANNA SEGHERS P. 18
Transit

« En Italie, nous avons besoin d'idées, de mots et de raison »

Dans la *Vie parfaite*, Silvia Avallone met en miroir le centre et la périphérie de Bologne à travers deux histoires douloureuses de maternité. Un grand roman populaire. Entretien.

Née en 1984 à Biella, dans les Alpes piémontaises, Silvia Avallone est entrée en littérature en 2010 avec *D'acier*, un premier roman incandescent sur la jeunesse d'une ville ouvrière de Toscane. Après *Marina Bellezza* (2014), elle poursuit, avec la *Vie parfaite*, son exploration de l'Italie des marges.

Avec ce roman, aviez-vous envie de parler de la maternité et de ce qu'elle produit selon qu'on est du bon ou du mauvais côté de la barrière sociale ?

SILVIA AVALLONE J'ai commencé à écrire un mois avant d'accoucher. J'ai transposé mes interrogations et mes peurs dans mes personnages: Dora, une femme stérile, et Adele, une jeune fille enceinte par accident. En Italie, la maternité est une question sociale et politique, pas seulement existentielle. Encore aujourd'hui, elle est racontée de manière idyllique, comme une fable où la mère est le personnage central et où le père est tout à fait secondaire. Dans les familles dont je parle, les femmes sont le pivot de la famille, elles renoncent à tout pour les enfants.

Si la maternité est encore une fable en Italie, l'infertilité est-elle un tabou ? C'est une question abordée dans le roman...

SILVIA AVALLONE C'est un tabou absolu. Des gens m'ont raconté la douleur muette de l'infertilité, la honte de ne pas pouvoir engendrer et l'impossibilité de prendre en considération l'adoption. L'idée qu'il faut avoir un enfant du même sang prévaut encore. Ce récit ancestral réside. En écrivant sur l'adoption, je voulais aussi aborder l'altérité de l'enfant, le fait de pouvoir accueillir une histoire différente. En Italie, l'idée qu'un enfant est une partie intégrante de la mère est très répandue. C'est un sentiment universel, mais dangereux. Le bonheur est dans la séparation, l'indépendance.

Le roman oppose deux milieux sociaux, une famille populaire de la banlieue de Bologne et un couple de bobos du centre-ville. Les deux ne se mélangent pas, sauf quand un adolescent des quartiers populaires, Zeno, passe la frontière et échappe au déterminisme social...



Silvia Avallone fait la part belle à l'oralité. Son écriture reflète les mots des gens en lutte avec la réalité». M. Nardone/Pacific Pr/Sipa

SILVIA AVALLONE Zeno fait une chose très simple: il prend le bus et sort ainsi de l'enclos. Mais, avec ce bus, pourra-t-il aller étudier à Paris ? Pourra-t-il changer le cours de sa vie ? Oui, il y parviendra. Manuel, à qui on dit « Tu es né ici, tu es obligé de devenir un délinquant », ou Claudia, à qui on dit « Tu es née ici, tu peux au mieux rêver de faire des vidéos sur YouTube », eux, succombent. Ces jeunes resteront là toute leur vie, car ils n'ont pas de voix, pas de mots. Ils ne peuvent même pas envisager un parcours alternatif. Au contraire, l'école et les livres poussent les gens à sortir de chez eux, à avoir une vie sociale.

Dans une scène très belle, Zeno fait concurrence à la télévision en racontant à la mère de son amie Adele l'Éducation sentimentale de Flaubert...

SILVIA AVALLONE En racontant l'Éducation sentimentale à Rosaria, il l'arrache à son programme de télé-réalité. Nous devons expliquer aux parents qu'il est utile d'aller à l'école, d'ouvrir un livre. Ce sont eux qui n'y croient plus, pas les enfants. Ils n'ont plus confiance en l'effort, en la connaissance qui produit des fruits réels, à l'échelle de l'individu et de la communauté. Les livres incitent à lutter, donnent une vision du monde dans sa complexité, racontent les contradictions sociales. On ne peut plus parler des classes sociales, c'est un autre tabou de notre époque, mais elles existent bel et bien ! À Bologne, il y a quelques années, une rixe gigantesque a opposé des étudiants bobos de l'université du centre-ville et les jeunes des banlieues. Ils se sont donné rendez-vous sur Internet et se sont retrouvés dans un parc

où ils se sont battus. Je me suis inspirée de cette histoire vraie qui a défrayé la chronique. Elle en dit long sur ce qui s'est passé aujourd'hui.

Dans quelles conditions êtes-vous arrivée à Bologne pour étudier la philosophie et la littérature ?

SILVIA AVALLONE Comme le personnage de Dora, je venais de province. J'ai passé mon adolescence à Piombino (une ville sidérurgique de Toscane), dans une famille de la petite bourgeoisie. Bologne était mythique: la ville progressiste, de gauche, qui représentait la liberté et la culture. C'était, dans mon esprit, la ville de l'avenir. J'y suis restée en raison de sa particularité. Bien sûr, il y a des problèmes, comme partout, mais l'attention portée aux sujets sociaux demeure. Bologne abrite l'univer-

sité la plus ancienne d'Occident, un symbole venu du passé qui reste une arme puissante. Dans cette époque incertaine, elle incarne la manière dont la culture peut aider à combattre les injustices de plus en plus nombreuses. Le cours qui a changé ma vie portait sur Marx en Italie, donc sur Labriola et Gramsci. Ce n'est pas un hasard si je cite Labriola dans le roman: ces penseurs m'ont donné un angle de vue que je n'ai jamais perdu.

Vos romans sont empreints d'oralité, écrivez-vous à l'oreille ?

SILVIA AVALLONE J'aime que la parole écrite reflète les mots du quotidien, ceux des gens en lutte avec la réalité. J'aime par-dessus tout entendre les gens énervés, les disputes dans la rue, les invectives dans les cafés.

Y a-t-il un renouveau du roman social en Italie ?

SILVIA AVALLONE La littérature italienne s'est toujours occupée des provinces, car elles constituent le pays tout entier. Il faut créditer Roberto Saviano de ce sursaut social. Il a montré les marges, celles que nous ne voulons pas voir et qui jouent en réalité un rôle dominant dans notre société d'un point de vue économique et politique. Les dernières élections se sont jouées dans les banlieues. Elles ont été l'expression d'un

cri de colère. Surtout dans le Sud, où les gens ont dit: « J'existe, je suis là, regardez-moi. » Mais aussi dans les régions rurales du Nord. Il s'est passé la même chose aux États-Unis. Toutes les banlieues italiennes, mais aussi américaines, celles qui ont élu Trump, ont voté avec leurs tripes. Le ventre de l'Amérique, le ventre de l'Italie sont privés de voix. Même la classe politique de gauche est allée vivre dans les centres-villes et a abandonné les périphéries. Et pas uniquement en Italie.

« Les livres incitent à lutter, racontent les contradictions sociales. »

On voit concrètement dans le roman les effets de la politique de Silvio Berlusconi à l'échelle d'une génération... Comment analysez-vous la crise actuelle ?

SILVIA AVALLONE La politique de Berlusconi a produit des dommages comparables à ceux d'une bombe atomique. D'une certaine manière, il a anticipé en Italie une direction générale prise par l'Occident. Trump, c'est Berlusconi multiplié par mille. L'heure est grave en Italie. Nous avons besoin d'idées, de mots, de raison, d'un retour à l'esprit des Lumières. Sinon, nous serons toujours des proies faciles pour ceux qui s'adressent aux tripes, sans résoudre les problèmes ni rendre justice aux souffrances. ■

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR SOPHIE JOUBERT

Flaubert, plus fort que la télévision de Berlusconi

Dans son troisième roman, Silvia Avallone explore la question de la maternité sur fond de lutte des classes. Au cœur de cette histoire forte, le pouvoir émanatoire de la lecture.

LA VIE PARFAITE

Silvia Avallone, traduit de l'italien par Françoise Brun Liana Levi, 400 pages, 22 euros

L existe quelques livres, assez rares, qui vous réveillent au milieu de la nuit et ne vous laissent pas en paix. La *Vie parfaite* est de ceux-là. Il émane du troisième roman de Silvia Avallone une force vitale et une rage puissante, portées par une langue neuve, nourrie d'une oralité qui sonne toujours juste.

Tout les sépare, mais elles vivent en même temps l'attente d'un enfant

La scène d'ouverture est époustouflante. Adele, 18 ans, part accoucher seule, en bus, avec son vieux jean et son sac à dos. Elle ne veut plus voir le père de l'enfant, Manuel, son amour de toujours, un petit délinquant de la cité des Lombriconi. À l'autre bout de la ville, Dora, une enseignante trentenaire, est en train de perdre la raison, rongée par l'impossibilité de devenir mère. L'une est pauvre, désolée, et vit dans une banlieue déclassée avec sa mère et sa jeune sœur. L'autre a

quitté sa province pour faire des études, s'est mariée et vit dans le centre-ville. Tout les sépare, mais elles vont vivre en même temps l'attente d'un enfant. Adele, qui a choisi de ne pas avorter, ne sait pas encore si elle va élever son bébé ou l'abandonner. Dora, après de multiples tentatives de procréation médicalement assistée, va faire le deuil de l'enfant biologique pour mettre en route une procédure d'adoption.

Zeno, le passe-muraille, casse les barrières mentales

À travers deux histoires douloureuses de maternité, Silvia Avallone met en miroir deux milieux sociaux, deux quartiers de Bologne: le centre et la périphérie. Autour des deux jeunes femmes gravite une foule de personnages. Rosaria, la mère d'Adele, dont le mari est en prison. Claudia, qui fait des vidéos sur YouTube. Et surtout, Zeno, l'ami d'enfance, le passe-muraille qui casse les barrières mentales et fait entrer les livres dans la cité. Un soir, il concurrence la télé-réalité en racontant à Rosaria un passage de l'Éducation sentimentale. Flaubert, plus fort que la télévision de Berlusconi.

Après *D'acier* et *Marina Bellezza*, Silvia Avallone poursuit son exploration d'une Italie dévastée par le berlusconisme. Porté par un idéal de justice sociale et une foi dans les livres, la *Vie parfaite* est un grand roman populaire qui galvanise et ouvre l'horizon. ■

**ROMAN ÉTRANGER**

★★★ **LA VIE PARFAITE**, de *Silvia Avallone*,
Liana Levi, 400 p., 22 €. Traduit de l'italien par *Françoise Brun*.

SAUCE BOLOGNAISE

Dans un hôpital de la banlieue de Bologne, Adèle, 18 ans, accouche sous X : le père est en prison et la grand-mère cumule deux emplois pour élever, seule, ses deux filles. Adèle veut que son enfant ait une vie meilleure que la sienne, qu'il quitte les barres d'immeubles pour le centre-ville. Là où des familles aisées habitent de grands appartements confortables. Comme celui de Fabio et Dora, où chaque enfant pourrait avoir sa chambre... s'ils en avaient. Après cinq ans de FIV ratées, il ne leur reste que l'adoption. Et Fabio de tromper l'attente de la décision du tribunal en renouant avec sa jeunesse tandis que l'amertume gagne Dora. Autour d'Adèle, Dora et Fabio gravitent Rosaria, Jessica, Manuel, Emma et surtout Zéno, l'élève brillant qui a été pris au lycée de Bologne. Après l'envers du décor de la Toscane (*D'acier*) et du Piémont (*Marina Bellezza*), **Silvia Avallone** poursuit son ambitieuse fresque de l'Italie des années berlusconiennes, à Bologne, cette fois. Ce nouveau roman au réalisme parfois cruel dessine une comédie humaine vivante, peuplée d'une jeunesse tentant de lutter contre le déterminisme social et géographique. Avec une lumineuse empathie, Avallone s'attache aux âmes ardentes qui ont foi en la vie. Aussi imparfaite soit-elle.

Marie Rogatien



Silvia Avallone



AU FOND DES MÈRES

ADELE EST ENCEINTE À 17 ANS QUAND DORA N'ARRIVE PAS
À AVOIR UN ENFANT : « LA VIE PARFAITE » EST UN ROMAN À VIF ET
PALPITANT SUR LA MATERNITÉ. PAR OLIVIA DE LAMBERTERIE

Il y a un air d'Elena Ferrante dans ce nouveau livre de Silvia Avallone, découverte avec le tonitruant « D'acier ». Des Italiennes maquillées comme des Ferrari volées s'y battent pour leur survie et celle de leurs enfants. La maternité, qui, souvent, coupe les ailes et les ambitions des héroïnes de « L'Amie prodigieuse », les anime ici de sentiments viscéraux. Adele a accouché dans la solitude, son bébé lui a déchiré les entrailles, mais, en le mettant au monde, elle éprouve la certitude que « toute la douleur de l'Univers est annulée ». Il lui faut puiser en elle une volonté inhumaine pour ne pas reconnaître sa fille, afin que celle-ci soit adoptée par une famille cossue. Silvia Avallone écrit avec ses tripes. La manière qu'elle a d'écorcher le corps ouvert de cette jeune fille, d'épingler chaque parcelle du flot irrationnel qui l'envahit trahit sa colère face à une société où l'origine condamne plus sûrement qu'une lame. Les années Berlusconi ont tué tout rêve italien. Adele est née du mauvais côté de Bologne. « Born To Lose », peut-on lire sur le sweat-shirt de Manuel, le papa de son bébé, à peine adulte et déjà en prison. Dans la cité des Lombriconi, l'enfance est un luxe

qu'on ne peut guère s'offrir. Le père d'Adele pointe aux abonnés absents, sa mère fane sa jeunesse à élever ses deux filles ; Jessica est un petit génie des maths, mais son don ne lui est d'aucune utilité, son maître est sûr que cette gamine incapable d'aligner deux mots copie pour réussir. L'école, pourtant, constitue le seul horizon, le trait d'union entre la précarité et la culture, entre cette banlieue et le centre historique de la ville. Y habite Dora, une professeure de lettres, gentille et bien élevée, devenue enragée à force de voir son ventre demeurer plat, la douleur ne rend pas meilleur. La haine bouillonne en elle jusqu'à brouiller ses désirs légitimes et balafrer son couple. D'une plume enragée, la romancière imagine une constellation de personnages occupés à chercher les limites du possible. Elle mène la ronde de leurs échappées avec une vitalité qui les propulse, malgré les échecs, hors du camp des vaincus. Avallone est décidément prodigieuse. ■

« LA VIE PARFAITE », de Silvia Avallone, traduit de l'italien par Françoise Brun (Liana Levi, 392 p.).





Culture **livres**

ROMAN

SILVIA AVALLONE
Destins de femmes

Une jeune fille d'une banlieue de Bologne en train d'accoucher. De l'autre côté de la ville, dans un quartier chic, une femme au bout du rouleau, dévorée par un désir d'enfant irréalisable. Le corps de deux femmes souffre, l'un d'être plein, l'autre d'être vide. Bien que l'émancipation des femmes ait repris des forces sous nos tropiques, la maternité, plus exactement le pouvoir de procréer et de donner la vie, a rarement droit aux faveurs de la fiction. L'Italienne Silvia Avallone, qui avait été remarquée pour « D'acier », son premier roman, opère un retour flamboyant sur ce corps féminin qui détermine tant le destin des femmes. Et grâce à une écriture qui épouse le rythme haletant de la vie de ses (nombreux) personnages, plus paumés les uns que les autres, mais toujours dans le mouvement et l'émotion,

☛ La Vie parfaite, de Silvia Avallone, éditions Liana Levi, 400 p., 22 €. Traduit par Françoise Brun.



même un accouchement difficile, décrit dans toute sa splendeur et sa misère organique, devient une merveille.

Adele a 17 ans, un gars de sa cité l'a mise en cloque et s'est débiné. Les bad boys, déclinaison inversée des princes charmants, ne mènent nulle part ! Sa mère l'avait pourtant prévenue, elle qui élève ses deux filles sans trop savoir si leur père est en taule ou en voyage... Certes, vu des centres-villes intellos des grandes capitales, il serait temps d'en finir avec ces errements aussi féminins qu'aliénés. En attendant, Adele doit décider si elle abandonne son bébé ou pas. Comment affronter un choix aussi énorme quand on sort à peine de l'enfance ? Après plusieurs FIV qui ont échoué, Dora et Fabio, épuisés, se tournent vers l'adoption. Entre les deux femmes qui ne se connaissent pas, il y a un drôle de lascar : Zeno, doué pour les études, qui s'occupe de sa mère infirme, espionne Adele, sa voisine de balcon, et profite des conseils de Dora, sa prof d'italien. Zeno, un type bien, qui illumine ce roman intense, à l'équilibre parfait entre réalisme social et romanesque. **I. P.**

DU MÊME AUTEUR

"D'ACIER"
(2011)

Projetant leurs fantasmes sur l'île d'Elbe, en face, deux adolescentes rêvent d'échapper à la condition sociale et à l'aciérie de Piombino, qui a dévoré les destins de leurs familles.

"LELYNX"
(2012)

Piero aime les belles bagnoles et les vole par désir d'aventure, de liberté, d'agilité. Dans un restoroute, il rencontre un adolescent d'une étrange beauté. Un ton incandescent.

"MARINA BELLEZZA"
(2014)

Marina chante et rêve de paillettes. Andrea veut élever des vaches comme son grand-père. Une passion impossible, sur fond de petites villes d'une vallée alpine.

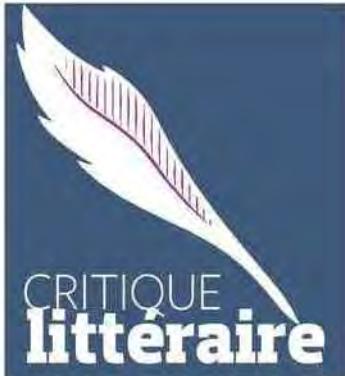
Ces trois romans sont publiés aux éditions Liana Levi.

BIO



1984 : naît à Biello, en Italie, le 11 avril, grandit à Piombino, en Toscane, et fait des études de lettres et de philosophie à Bologne. /2007 : publie son premier recueil de poésies. /2010 : « D'acier », son premier roman, obtient le prix Campiello Opera Prima en Italie. /2012 : « D'acier », adapté à l'écran par Stefano Mordini, est présenté à la Mostra de Venise.

PAR BERNARD BABKINE AVEC VALÉRIE GANS, ISABELLE POTEL ET MINH TRAN HUY



L'Italie comme elle est

SILVIA AVALLONE La jeune romancière prodige prend les réalités de son temps à bras le corps. Ses personnages sont d'une énergie folle.

ISABELLE SPAAK

TOUTE SEULE, Adèle a pris le bus 22. Pliée sur son siège dans l'indifférence générale, elle s'est mordu les lèvres à plusieurs reprises pour ne pas crier durant le trajet vers la maternité et la voilà depuis sept heures, recroquevillée sur elle-même et son bébé en train de naître.

Tout va bien, tout ira bien, encourage l'obstétricienne décontenancée par cette gamine d'à peine dix-huit ans aux yeux trop fardés, adolescente courageuse qui la supplie de lui laisser sa fille sur le ventre juste une petite heure. « *Me la prends pas tout de suite s'il te plaît* », implore Adèle. Marilisa tient parole. Juste le temps qu'Adèle fasse connaissance avec la chair de sa chair avant de signer l'acte d'aban-

don. De cette petite Bianca à laquelle elle ne peut offrir ni futur ni père, Adèle a choisi de ne pas être la mère. Elle sortira seule de l'Ospedale Maggiore. Sa vie est aux Lombricini et ce n'est pas une vie. Lombricini - « grands lombrics » -, drôle de nom pour une cité. Sept tours dans la banlieue de Bologne, des façades en zigzag, des murs aussi fins que le papier des cigarettes Merit, aucune intimité ni dans les logements ni en dehors, balcons, coursives, caves, tout le monde s'épie. Chacun sait qui fait quoi.

Des battantes

À quelques kilomètres de là, au centre-ville, un appartement qui ressemble à ceux des revues de décoration, canapé « norvégien », carrelages qui brillent, chambre à coucher avec trois mètres de plafond, décors à la détrempe. Dora

LA VIE PARFAITE

De Silvia Avallone, traduit de l'italien par Françoise Brun, Éditions Liana Levi, 440 p., 22 €.





s'y morfond, s'y détruit, le couple soudé qu'elle forme avec Fabio est miné par un désir d'enfant inassouvi. Entre Adèle et Dora, il y a un monde. Mais toutes deux sont des battantes. Des héroïnes. Des femmes qui ne se laissent pas dévorer. Et la force de l'écriture bouillonnante de Silvia Avallone est à leur hauteur comme la galerie de portraits qui les entoure. Il y a une énergie folle dans les romans de ce jeune prodige des lettres italiennes de trente-quatre ans.

En 2014, elle publie *Marina Bellezza*, une fresque sur la jeunesse des années Berlusconi. Inspirée par Elena Ferrante et Elsa Morante, nourrie des écrits de Gramsci, elle ne revendique qu'une seule méthode de travail : sortir de chez elle. Aller à la rencontre des gens, écouter leurs histoires, fréquenter les tribunaux pour mineurs, les hôpi-

taux, les prisons. Une façon de se coltiner la réalité à bras-le-corps, de trouver le langage juste, les situations véritables. Et de nous livrer une vaste peinture sociale du XXI^e siècle pénétrée de rage et de douceur. Rage des femmes contre les maris décampés, rage des mères qui se battent pour élever leurs filles tête haute telle Rosaria avec Adèle et Jessica, rage des enfantements ratés, rage des garçons fragiles qui bataillent.

Et puis, il y a la douceur. Dans *La Vie parfaite*, elle est incarnée par Zeno, élève surdoué qui écrit un grand roman d'espoir inspiré par ses voisines observées jour après jour en secret, monté sur la lunette des toilettes. Le livre dans le livre. Le salut par la littérature. Silvia Avallone y croit dur comme fer. Et nous aussi, à travers ce formidable hommage aux rêves les plus fous. ■



PHILIPPE MATSAS/OPALE/LEEMAGE/EDITIONS LIANA LEVI

Silvia Avallone livre une vaste peinture sociale du XXI^e siècle pénétrée de rage et de douceur.



CRITIQUES



ÉTRANGER

L'enfant de la racaille

LA VIE PARFAITE, PAR SILVIA AVALLONE, TRADUIT DE L'ITALIEN PAR FRANÇOISE BRUN LIANA LEVI, 400 P., 22 EUROS.

★★★★☆ Silvia Avallone (*photo*) n'avait que 25 ans à la sortie de « D'acier », un premier roman social au succès fulgurant adapté au cinéma en 2013 par Stefano Mordini. « Le Lynx » et « Marina Bellezza » ont confirmé le talent de cette fille de la génération Berlusconi, élevée dans une famille de la classe moyenne, à mettre en scène dans une veine néoréaliste les tribulations d'une jeunesse marginalisée qui tente de s'en sortir. Depuis, Avallone est devenue mère et cette expérience a déclenché l'écriture de ce roman auquel elle pensait depuis des années. Elle y explore « *les contradictions et le côté obscur de la maternité et de la féminité en général* »,

en mettant en regard une gamine de banlieue enceinte d'un petit caïd qui l'a laissée tomber et une prof obsédée par une maternité que la nature lui refuse. Le destin de ces deux femmes que tout oppose semble pourtant converger. Alors que la jeune Adele se résout à abandonner son bébé à la naissance, Dora décide de pallier son infertilité par une adoption. Mais il n'est pas question pour Avallone, même si elle élargit ici son territoire d'investigation sociale, de demander aux êtres de ressembler servilement à leur portrait. Dans ce parcours accidenté vers la parentalité, elle laisse à chacun sa part d'inaliénable liberté.

VÉRONIQUE CASSARIN-GRAND

**LA VIE PARFAITE**PAR SILVIA AVALLONE, TRAD.
DE L'ITALIEN PAR FRANÇOISE BRUN.
LIANA LEVI, 402 P., 22 €.**15/20**

Elle nous avait conquis avec *D'acier*, l'histoire d'une amitié fusionnelle entre deux ados rebelles dans l'Italie de Berlusconi. Sept ans plus tard, Silvia Avallone revient avec un nouveau roman à l'hyperréalisme brut et tranchant. Cette fois, les barres d'immeubles sont celles d'une cité ouvrière de la banlieue de Bologne. Ici, les mères sont guichetières ou femmes de ménage, et les pères, souvent absents. Elevée dans les angles morts de ces carrés de béton, Adele, une ado un peu fleur bleue, rêve de vacances à la mer. Son adolescence bascule le jour où elle apprend qu'elle est enceinte. Bientôt, le bébé est donné à l'assistance publique, tandis que, dans un quartier bourgeois de la ville, une autre se prépare à accueillir le nourrisson. La scène d'ouverture – l'accouchement comme un corps-à-corps – mérite à elle seule le détour. Silvia Avallone remonte ensuite le fil de cette grossesse. A mesure que son ventre s'arrondit, neuf mois de la vie d'Adele sont racontés à la manière d'une brûlante *novella* sociale, physique et urbaine. Autour de la jeune fille, il y a Manuele, petit ami indocile paumé. Et Zeno, le timide voisin, écrivain en devenir, qui trompe la solitude en observant la vie du quartier à travers les fenêtres. Portée par une prose tendue, Silvia Avallone retrace leur quotidien avec une âpre

et déchirante douceur. Sous sa plume nette et sans fioritures, le désir de maternité devient un révélateur d'identités, d'inégalités, de rêves et de cassures. Devenir mère est-il un droit? De quoi le désir d'enfant est-il le nom? Profondément engagé et charnel, son humanisme s'appuie sur l'empathie, la tendresse lucide des regards, la faculté à saisir l'histoire collective dans des destins éminemment singuliers. La classe à l'italienne. **E. Le.**



que « personne ne peut imaginer que ses bâtiments sublimes puissent abriter un sale coup, une bombe ou du recyclage d'argent sale ». Et pourtant. Le tome 2 des enquêtes de son inspecteur Coliandro, « La phalange armée », avait fait grand bruit. Son histoire annonçait de façon stupéfiante la « bande de l'Uno blanche », le scandale de flics racketteurs arrêtés juste après la sortie du roman... « Nous ne sommes pas pour autant doués du don de divination », nous assure Lucarelli. A moins qu'il n'ait été bien renseigné? ■

« Le temps des hyènes », de Carlo Lucarelli, traduit de l'italien par Serge Quadrupani (Métaillé, 192 p., 18 €).

Bologne Avallone, fleur de béton

**SILVIA
AVALLONE**
Née en 1984 à
Biella (Piémont).
Signe
particulier :
perfectionniste.

On la rêvait les pieds dans les emballages MacDo, entre une barre d'immeubles gris pourri et un Decathlon de ZI, comme dans ses romans (« D'acier », « Le Lynx »), mais voilà que la brune piquante nous emmène dans les allées silencieuses d'une bibliothèque majestueuse du centre de Bologne... Silvia Avallone – insatisfaite chronique? – est obsédée par l'attraction qu'exerce le centre sur la périphérie.

« Mon histoire personnelle fait que j'ai

grandi dans des lieux qui ont toujours été pour moi de l'ordre de la vie imparfaite, par opposition à "La vie parfaite" (titre de son nouveau roman) », admet-elle. Quand elle vivait à Biella, c'était Milan, quand elle a emménagé à Piombino, c'était Florence, et ce n'est qu'en atteignant le centre-ville huppé de Bologne qu'elle a atteint son « rêve ». Son dernier roman, sous une autre forme, raconte cette même histoire. On y croise Adèle, en banlieue, mineure enceinte qui ne veut pas d'enfant, et son pendant, Dora, professeure de lettres du centre-ville, qui elle en voudrait bien mais n'y parvient pas. Ce qui permet à Avallone de traiter du sujet de l'infertilité, tabou en Italie; et de montrer que « le manque n'est pas toujours social et peut être structurel ». Toutefois, un lycéen dans le roman, Zeno, incarne son véritable cheval de bataille. Parce qu'il passe le mur infranchissable, « une construction mentale », des cinquante minutes de bus qui séparent sa cité de la bibliothèque. L'ascenseur social par la culture. Avallone défend mordicus la frustration comme moteur, et l'idée « de prendre sa revanche sur la vie ». Au prix de l'apprentissage de l'effort, via l'éducation. « Mais le système éducatif s'est écroulé en Italie », déplore-t-elle. Raison pour elle de pousser un cri de guerre : rendons à nouveau l'école « sexy »! ■

« La vie parfaite », de Silvia Avallone, traduit de l'italien par Françoise Brun (Liana Lévi, 400 p., 22 €).



« Mon histoire personnelle fait que j'ai grandi dans des lieux qui ont toujours été pour moi de l'ordre de la vie imparfaite. »

MAGIKA FUCHER/PARALLELEZERO/REA POUR «LE POINT»



La vie d'Adele

Silvia AVALLONE

Une plume enragée, terriblement efficace, pour dépeindre des personnages en quête de libération.

Silvia Avallone nous avait conquis avec *D'acier*, l'histoire d'une amitié fusionnelle entre deux ados rebelles dans l'Italie contemporaine. Sept ans après ce premier succès, l'auteure revient en force avec un nouveau roman à l'hyper-réalisme brut et tranchant. Cette fois-ci, les barres d'immeubles sont celles d'une cité ouvrière de Bologne. Ici, la misère guette et on lutte pour boucler les fins de mois. Les mères sont guichetières ou femmes de ménage ; les pères, le plus souvent absents, alcooliques ou irresponsables, vivent de trafics, font des allers-retours en prison. Élevée dans ce béton, sans perspective d'avenir, Adele rêve de vacances à la mer en remplissant sa baignoire d'une eau au sirop de menthe. Enceinte à 17 ans, elle accouche seule dans une chambre d'hôpital. Dans les minutes qui suivront, le bébé sera donné à l'assistance publique, tandis que, dans un quartier bourgeois de la ville, une autre femme se prépare à accueillir le nourrisson.

Après une magnifique scène d'ouverture qui donne à sentir l'accouchement comme un brûlant corps à corps, Silvia Avallone remonte peu à peu les fils de cette grossesse non désirée. Neuf mois de la vie d'Adele sont racontés à la manière d'une *novella* sociale et urbaine, dense et sensuelle. Autour de la jeune femme, des êtres en lutte avec le poids de leurs conditions, sociale et familiale. Il y a Manuele, le jeune garçon revêché et désarmé qui choisit de fuir lorsqu'il apprend être le père de l'enfant. Et Zeno, le voisin timide qui trompe la solitude en observant la vie du quartier par sa fenêtre. À la recherche d'issues, dans

ce labyrinthe de béton, les personnages voient leurs destins se croiser et se frôler au gré de chapitres à la fois aériens et tendus, chargés d'intensité, taillés à l'os. Portée par une prose qui avance par pulsations, Silvia Avallone parvient à dire la brutalité du réel avec une âpre et déchirante douceur. Sur fond de précarité et d'absence de perspectives, la maternité devient le cristallisateur des inégalités d'une société de plus en plus fragile. Devenir mère est-il un droit ? De quoi le désir d'enfant est-il le nom ? Construit sur un art de la nuance, le féminisme de la romancière s'appuie sur l'empathie, la tendresse lucide des regards, la faculté à saisir l'histoire collective dans les destins singuliers. À l'arrivée, un roman fougueux, tragique et enragé. Quelque part entre Elsa Morante, Elena Ferrante et Émile Zola. **Estelle Lenartowicz**



★★★★★
La Vie parfaite
(*Da dove la vita è perfetta*) par **Silvia Avallone**, traduit de l'italien par Françoise Brun, 400 p., Liana Levi, 22 €



Le ventre de l'Italie

La Vie parfaite

de Silvia Avallone
Traduit de l'italien
par Françoise Brun,
Éditions Liana Levi,
400 p., 22 €

La vie parfaite n'existe pas. En tout cas pas dans l'Italie des romans de Silvia Avallone, où l'urgence est moins le bonheur que la survie. À 17 ans, Adèle, originaire de la cité des Lombriconi, en banlieue de Bologne, s'apprête à devenir mère. Seule, elle a attendu que les contractions se rapprochent jusqu'à devenir insupportables, puis a pris le bus pour se rendre à la maternité. Seule toujours, elle décide d'abandonner cet enfant qu'elle a pourtant désiré, dont elle a écouté le cœur « *comme un petit cheval qui galope* » lors de l'échographie, parce qu'une mère déscolarisée et un père en prison ne sont pas le foyer dont elle rêvait. L'adolescente n'aura que quelques minutes pour dire adieu à sa fille, à l'issue d'un accouchement dont Silvia Avallone décrit magistralement le cataclysme.

**Les héros
sont d'abord
des héroïnes: mères
célibataires, filles
dévouées, épouses
bafouées, invisibles
combattantes
d'un quotidien qui
n'est jamais léger.**

En centre-ville de Bologne, c'est-à-dire à des années-lumière des tours bétonnées dans lesquelles a grandi Adèle, vit Dora, une professeure de lettres de trente ans rongée par sa stérilité. De fécondations in vitro en micro-injections ratées, son couple s'est délité. L'adoption est son dernier espoir.

Rien ou peu de choses en commun entre ces deux femmes dont

Silvia Avallone entremêle les destins, sinon leur détresse immense, incommunicable. L'une a grandi avec l'idée que « *la vie est belle à condition d'avoir du fric* », mais court après les allocations. L'autre serait prête à céder tous ses privilèges pour un enfant qui ne vient pas.

Point névralgique du roman, la maternité, subie ou désirée, donne matière à une chronique sociale incisive, genre dont Silvia Avallone s'est fait une spécialité depuis le succès de son premier roman, *D'acier*. Cette fois encore, ses héros sont d'abord des héroïnes: mères célibataires, filles dévouées, épouses bafouées, invisibles combattantes d'un quotidien qui n'est jamais léger. « *À d'autres fenêtres, à d'autres balcons des sept tours qui enserraient les Lombriconi sur trois côtés, il y avait des dizaines de femmes semblables. Plus jeunes, plus vieilles. À demi cachées derrière un rideau, ou le front plissé contre la vitre. Des pinces à linge à la main, un petit miroir de maquillage, un portable. Toutes identiques dans leur façon de regarder dehors, tels des oiseaux coincés dans un colombier.* »

Quant aux hommes, délinquants de père en fils, au choix alcooliques, flambeurs, infidèles ou lâches, ils ne sont pas moins victimes d'une histoire qui se répète. Parce que l'argent manque, ils quittent l'école; parce que tous les petits garçons du monde ne peuvent devenir rappeur ou footballeur, ils cèdent aux trafics en tous genres. Eux aussi se débattent. À l'image de Zeno, seul adolescent de la cité à poursuivre des études dans un lycée classique de Bologne, encouragé par une professeure, seconde mère qui n'est autre que Dora. Quand les autres traînent au centre commercial et s'assomment de télé-réalité, Zeno s'enivre de *L'Éducation sentimentale*. La misère n'est pas moins pénible au soleil, elle consume, montre Silvia Avallone, loin de l'image d'Épinal de l'Italie. Mais de la compagnie des livres naissent, parfois, des graines à semer.

Jeanne Ferney

Entre deux mères

Dans *la Vie parfaite*, roman intense, l'Italienne Silvia Avallone raconte parallèlement deux parcours de femmes à l'heure de la grossesse, subie ou désirée.

roman

Adele a 17 ans et tombe enceinte la première fois qu'elle couche avec Manuel, *bad boy* de sa cité, garçon mal aimé et graine de mafieux, qui va droit à la case prison. Adele, très amoureuse, n'a nulle intention de se débarrasser de l'enfant malgré le scandale et l'hostilité de son environnement : elle se fait le témoin bouleversé de la transformation de son corps. Dans un autre quartier de la ville – le centre historique de Bologne –, Dora, professeure de lettres, essaie désespérément de tomber enceinte. Le couple qu'elle forme avec Fabio est éreinté par le parcours du combattant des traitements hormonaux et FIV à répétition : Dora est le témoin impuissant et immensément frustré de sa stérilité, de sa relation conjugale qui s'asphyxie...

L'une aurait toutes les raisons de désespérer de son avenir, l'autre d'y croire encore. Mais rien n'est si simple. Et c'est toute la beauté du roman de Silvia Avallone – la romancière italienne qui nous épate à chaque nouvel *opus* – de nous tenir en haleine au fil des péripéties de la grossesse d'Adele et des tentatives infructueuses de Dora.

SPLendeur ET MISÈRE DE L'HUMAIN

L'écrivaine plonge le lecteur dans tous les questionnements de la maternité (du devenir mère, entre aventure extraordinaire et folle angoisse), de l'être femme (comment on le devient, entre liberté et contraintes), bref sur l'expérience humaine dans toute sa splendeur et sa misère. Pas de leçon de morale ici, ni de ton plombé, même si l'on est clairement dans le roman social qu'affectionne subtilement l'auteure. Il lui suffit de décrire le dédale des barres d'immeubles, décor qu'elle connaît bien pour y avoir grandi (pas à Bologne, mais à Piombino, gros port industriel), de croquer la mère d'Adele, femme esseulée, la clope au bec et la teinture capillaire extravagante, pour qu'on capte tout le poids du destin déjà tracé. Il lui suffit de nous livrer, en même temps que Dora et son mari, à l'examen de passage infernal et harassant des futurs parents adoptifs pour qu'on saisisse les injustices de l'héritage. Chez Silvia Avallone, les personnages en bavent des ronds de chapeau. Mais à la fin, même maladroit, même juché sur des talons qui dérapent, c'est toujours l'amour qui gagne...  MARIE CHAUDEY



PHILIPPE MATSAS/OPALE/LEEMAGE



À LIRE



La Vie parfaite,
de Silvia Avallone,
Liana Levi, 22 €.



notre bibliothèque **fiction**



Le premier roman de Silvia Avallone, *D'acier*, paru en Italie en 2010, s'est vendu à près de cinq cent mille exemplaires.

Silvia Avallone

Souffrances en barres

Avec acuité mais sans cruauté, l'auteur italienne suit des destins perdus dans la banlieue de Bologne.

il est des lieux dont on ne part jamais. Silvia Avallone le sait bien, elle qui a grandi dans les cités italiennes et ne cesse d'y revenir en roman. Pour raconter des histoires de gens qui se débattent dans leur prison de béton et de complexes sociaux. Les personnages de son premier roman, *D'acier*, avaient au moins la mer – cela se déroulait dans une cité érigée en bord de plage par une municipalité communiste. Ceux des Lombriconi – la cité vermiforme de *La Vie parfaite* – vivent entourés de chantiers inachevés. Pour la bonne société de Bologne, ils sont des *bolofecchia* : de la racaille, pour rester poli. Ils viennent

de familles où le père est absent. Où les filles répètent les erreurs de leurs mères – s'empêcher d'un beau délinquant local, tomber enceinte, arrêter le lycée et passer le reste de sa vie à survivre en se distrayant au spectacle des malheurs d'autrui. Alors, quand Adele, 17 ans, attend un enfant du beau Manuel, même âge, c'est toute une mécanique collective qui s'enclenche

FAUSSE ROLEX ET POCHE VIDES

Avant de vendre de l'héroïne pour la cheffe mafieuse locale, Manuel était un bon élève, ami de Zeno, le seul gamin de la cité admis au lycée général. Zeno, qui était par ailleurs amoureux

d'Adele – dont il a noté tous les faits et gestes. En parallèle, le roman développe une histoire inverse : celle de Fabio et Dora, qui ont tout réussi, sauf à avoir un enfant, et cherchent à adopter. Deux intrigues conçues pour s'atteindre, et qui font de ce roman une réussite architecturale – pas un hasard si l'un des personnages conçoit des projets immobiliers. Mais le talent de Silvia Avallone est ailleurs : dans sa tendresse pour ces jeunes filles à boucles d'oreilles fluos et leurs amants à fausse Rolex et aux poches vides. Dans sa façon de mettre au jour leurs pauvres secrets. Dans son regard plein d'acuité mais sans cruauté sur leurs vies. Dans sa façon de laisser l'espoir se couler dans les failles du béton. **Alexis Brocas**



LA VIE PARFAITE, Silvia Avallone, traduit de l'italien par Françoise Brun, éd. Liana Levi, 400 p., 22 €.



livres

PAR BERNARD BABKINE

En quête de bonheur

ROMAN

On croit toujours qu'ailleurs l'herbe est plus verte, que la vie sera parfaite... Adèle, 18 ans, croyait au prince charmant. Enceinte d'un voyou égoïste, elle prend le bus seule, quitte sa banlieue de Bologne pour que son enfant ait la chance d'avoir une vie meilleure. Elle imagine même l'abandonner. Au centre de la ville dans son bel appartement, le couple de Dora s'effiloche au fil de FIV ratées et de son désir d'enfant qui vire à l'obsession. Ils songent à l'adoption. Deux mondes, deux univers, deux désirs et deux destins. Et pour les relier, Zeno, un type bien, le voisin d'Adèle et qui prend des cours d'italien avec Dora. La belle écriture saisissante et poignante de Silvia Avallone rend terriblement attachants ses personnages bousculés par la vie. Un roman réaliste, pétri d'amour sur la famille, la maternité, le couple. On est touchés en plein cœur.

La vie parfaite, de Silvia Avallone; Liana Levi, 396 p., 22 €.





La vie parfaite
♥♥♥ Une jeune fille tout juste majeure qui accouche seule sous X. Une professeure rendue folle par l'infertilité et son désir d'enfant. Un adolescent ostracisé dans son quartier parce qu'il a intégré un lycée classique du centre ville. Un jeune caïd repéré par la Mafia à cause de ses rêves, trop grands pour lui. La cité des Lombriconi est le théâtre d'une pièce antique qui concentre tous les drames de la société italienne sous Berlusconi, hors caméra. Ici même, les bimbos affolantes ne sourient pas toujours et la *dolce vita* est un parfait mirage. Avec un sens saccadé du rythme qui virevolte au gré des points de vue, Silvia Avallone orchestre une montée en puissance des espoirs déçus et signe plusieurs chapitres d'une totale justesse sur la maternité. Une romancière désormais incontournable. **N. S.**
Par Silvia Avallone, éd. Liana Levi, 400 p., 22 C.

La vie d'Adele, de Dora et des autres

Silvia Avallone livre un roman poignant et incandescent sur des femmes déboussolées



roman
La vie parfaite
 ★★★
 SILVIA AVALLONE
 Traduit de l'italien
 par Françoise Brun
 Liana Levi
 396 p., 22 €
 ebook 16,99 €

Trois étoiles, quatre étoiles ? La cotation est un outil aisé à décrypter pour le lecteur et oblige le journaliste littéraire à une grande circonspection. Mais il y a des moments où l'outil manque de nuances. Ce roman, je l'aurais bien crédité de trois étoiles et demie. Mais ça n'existe pas dans le système des *Livres du Soir*, alors trois étoiles. Mais vous savez que c'est trois étoiles plus ! Parce que ce roman est formidable.

Deux héroïnes : Adele, 17 ans, et Dora, la trentaine. Adele vit dans la cité des Lombriconi, les grands lombrics, en périphérie de Bologne, un quartier de défavorisés, de junkies, de dealers. Dora vit du beau côté de la ville, elle est prof de lettres. Elles vivent toutes deux un drame. Dora a le ventre vide : depuis des années, avec son mari Fabio, elle tente d'avoir un enfant, désespérément jusqu'à en avoir la rage,



« J'espère que mes lecteurs ressentiront de la solidarité et non de l'indifférence. Et ça, c'est un acte politique. »

© PHILIPPE MATSAS/LEEMAGE/LIANA LEVI.

jusqu'à détester celles qui réussissent une grossesse, jusqu'à haïr parfois Fabio qui n'en peut plus de leurs essais ratés en fécondation assistée.

Adele a le ventre plein : elle est enceinte mais quel espoir peut-elle donner à ce bébé qui va naître sans père, un voyou attiré

par la vie facile du dealer, dans une famille de trois femmes sans le sou, elle, sa mère Rosaria et sa petite sœur Jessica ?

Autour d'elles, il y a Fabio, qui rêve encore d'Emma, la voleuse du lycée, la bombe blonde, mais qui a épousé Dora, la brillante de la classe, qui

traîne une prothèse à la place d'une jambe mais qui avait l'avantage d'être sage et ferme. Il y a Manuel, le voyou d'Adele. Et Zeno, le voisin d'Adele, l'élève doué de la classe de Dora, qu'elle voudrait envoyer à l'université, mais qui reste aux Lombrics pour soigner sa mère malade, et pour aimer Adele en cachette. Et les mères perdues, seules, leurs maris morts ou envolés. Et Jessica, la sœur d'Adele, et Claudia, son amie, éblouies par le bling-bling avec une seule idée en tête : quitter les Lombriconi. Tous les personnages féminins ont la rage.

« Une utopie personnelle »

« Mes héroïnes n'acceptent pas leur passé sur lequel ont pesé les fautes des autres : les parents, la société, explique Silvia Avallone dans la brochure de l'éditeur. Elles sont en guerre. Elles se sentent en défaut et imparfaites, et c'est pour cette raison qu'elles veulent changer, donner des coups de tête, attaquer les problèmes et les obstacles. Elles ont la force de se mesurer à ce qui fait mal. Et cette force trouve son origine dans une fragilité. Dans une souffrance énoncée à voix haute, dont on refuse d'avoir honte. Un tel acte d'honnêteté n'est pas simple dans une société qui exige de nous tous une per-

fection impossible. Comme si la vie devait être une victoire, comme si on pouvait toujours gagner. C'est un mensonge. »

Silvia Avallone prend aux tripes. Elle décrit la réalité et c'est ce qui dérange, émeut, bouscule. Ce qui fait sa force, c'est qu'elle veut comprendre les phénomènes sociaux, comment on est enfermé dans une cité comme celle-là, comment on enrage de ne pas être mère, comment on en veut à ses parents. C'est aussi que ses personnages sont réels, on pourrait sans aucun doute les croiser dans la rue, en Italie ou ailleurs, et d'ailleurs ils viennent de la rue. Et c'est encore cette écriture brûlante qui s'imprime comme une cicatrice sur notre corps, sur notre esprit.

Et enfin que rien n'est jamais perdu, qu'il y a des issues de secours. Et que la culture, l'éducation, la littérature en sont. Le personnage de Zeno en est un remarquable exemple, lui qui écrit jour après jour son grand roman sur Adele.

« C'est mon utopie personnelle, reprend Silvia Avallone : l'école, la lecture, la route longue et difficile pour apprendre, pour trouver les mots exacts. Lire est quelque chose de sexy et de dangereux. Et qui peut changer la vie. »

JEAN-CLAUDE VANTROYEN



Dolce vita ?

Après deux romans très remarquables, *D'Acier* et *Marina Belleza* (Liana Levi et J'ai Lu), SILVIA AVALLONE poursuit son exploration des motivations, des rêves et des difficultés de la jeunesse italienne contemporaine. Dans ce troisième roman bouleversant, elle tente de démêler les attentes et les espoirs de femmes confrontées à la maternité.

SILVIA AVALLONE
Pour *La Vie parfaite*
Liana Levi

Par **MARIA FERRAGU**
Librairie Le Passeur de l'Isle
(L'Isle-sur-la-Sorgue)

ADÈLE A 17 ANS, EST ENCEINTE et part accoucher seule d'un enfant qu'elle a peut-être désiré un peu pour retenir son amoureux (désormais en prison) mais qu'elle ne pense pas garder. Et on ne peut pas dire qu'elle se sente soutenue ni dans un choix ni dans l'autre. Sa mère se reconnaît trop dans cette grossesse précoce et voudrait autre chose pour sa fille, mais elle l'exprime sans bienveillance et semble étouffée par ses propres regrets. Dora, elle, a passé 30 ans et ne sait même plus depuis quand elle espère un bébé qui n'arrive jamais. Ce désir l'a rendue aigrie et amère. Comme souvent avec les couples confrontés à ce type de difficultés, le sien bat de l'aile sérieusement. Et on ne peut pas dire qu'elle facilite la tâche de son mari qui continue à essayer de l'aimer malgré elle. Elle ne supporte pas que son corps lui fasse défaut, lui refuse cette conception pourtant si naturelle chez les autres femmes. Son espoir réside dans l'attente d'un hypothétique accord du juge en vue d'une adoption. Silvia Avallone nous place au cœur de la vie de femmes d'aujourd'hui et des choix auxquelles elles sont confrontées, de ceux qui bouleversent une vie. Elle nous donne à entendre la voix de celles qui luttent et cherchent leur place dans une société résolument conformiste et soumise au déterminisme social. Les hommes n'en sont d'ailleurs pas exempts et ceux qui tentent de s'en affranchir le payent au prix fort. Ainsi Zeno, le voisin un peu curieux qui rêve d'écrire un roman dont le personnage principal serait la belle Adèle, est parfois moqué car il va au lycée et y réussit ses études. Or, dans le quartier des Lombriconi, on n'échappe pas facilement aux mauvaises notes, aux bimbos un peu trop maquillées et aux trafics en tout genre. Et si Zeno a pris la moins mauvaise route, on ne peut pas en dire autant de son ex-meilleur ami Manuel qui a rapidement été repéré par la mafia et a accumulé les mauvaises décisions. Il est

question dans ce roman de maternités, l'une non désirée et l'autre trop longtemps espérée, mais il est aussi question de transmission, de ce qui fait de nous des parents mais aussi des histoires que nous portons et qui nous relie à l'enfance. Silvia Avallone tente aussi de répondre aux questions que l'on se pose forcément lorsqu'on devient parents. Est-on amenés à reproduire les échecs ou les schémas familiaux? Quelle est la force des liens du sang face aux liens de l'amour? Autant de questions qui restent parfois sans réponse mais qui font avancer vers la perspective d'une vie si ce n'est parfaite, du moins conforme à nos choix et à nos espoirs. Dans une ville de Bologne à deux vitesses qui évoque les problématiques de bien des métropoles italiennes mais aussi européennes, la jeunesse y est confrontée à des choix. L'auteure se fait ainsi la voix d'une génération que l'on entend et que l'on écoute peu, mais avec laquelle il faudra compter. Tout comme il faudra compter avec la plume de Silvia Avallone comme étant une des auteurs les plus prometteuses des lettres italiennes. ■



Silvia Avallone
La Vie parfaite
Traduit de l'italien
par Marianne
FauRobert
Liana Levi
400 p., 22 €

★ > Lu & conseillé par
F. Franco
★ Lib. Le Goût des mots
(Mortagne-au-Perche)
O. Gallais
La Librairie Idéale
(Paris)
C. Gilquin Lib. L'Arbre
à lettres (Paris)
C. Le Duff
Lib. Livres in room
(Saint-Pol-de-Léon)



Nés pour perdre

5 avril > ROMAN Italie

Silvia Avallone poursuit sa fresque intime et politique de l'Italie contemporaine.

L'une, Adele, 17 ans, tombe enceinte sans l'avoir désiré. L'autre, Dora, 30 ans, tente vainement d'avoir un enfant. La première vit, avec sa mère et sa sœur cadette, dans une cité populaire en banlieue de Bologne où elles ont emménagé quand le père a disparu de leur vie des années plus tôt. La seconde est professeure de littérature italienne dans un lycée du centre historique bolonais et a épousé Fabio, le plus beau garçon de leur petite ville de jeunesse, devenu architecte. Deux jeunes femmes face une maternité problématique. Deux mondes à seulement quelques kilomètres de distance, à 50 minutes de bus, et pourtant étrangers l'un à l'autre. Seul Zeno, le voisin d'Adele, le doué, le littéraire, qui va au « lycée classique » et passe pour un traître aux yeux de ceux du quartier, semble pouvoir établir une passerelle entre ces deux planètes.

Silvia Avallone, révélation des lettres italiennes à seulement 27 ans avec *D'acier* (Liana Levi, 2011), premier roman et best-seller inter-



PHILIPPE MATIAS/L'ESPRESSO/LIANA LEVI

Silvia Avallone

national, adapté en 2013 au cinéma, poursuit, toujours chez Liana Levi, sa chronique dénonciatrice de l'Italie contemporaine. Elle dépeint avec réalisme et empathie les désarrois de sa génération grandie sous Berlusconi et plus largement les impasses d'une société en crise. L'intime – la violence physique de l'enfantement, le parcours de combattant des couples affrontant la stérilité, le complexe de classe, la désertion des hommes en général et des pères en particulier – est toujours connecté

à la brutale réalité politique du déterminisme social, de la ségrégation spatiale, de la relégation, dans ces périphéries où se glissent en dépit de tout, par effraction, des moments de *Vie parfaite*. Après Piombino, la petite ville industrielle de la côte toscane, théâtre de *D'acier*, où la romancière a passé une partie de son adolescence, une vallée des Alpes piémontaises dans *Marina Bellezza* (Liana Levi, 2014), c'est à Bologne, où elle a fait ses études et vit désormais, et dans la cité imaginaire des Lombriconi (des gros lombrics), qui « représente [sa] géographie personnelle de l'exclusion », que Silvia Avallone, dont Daniel Pennac a salué l'« énergie romanesque incarnée », fait courir à un rythme enlevé cette histoire d'espoir et de fatalité. **Véronique Rossignol**



SILVIA AVALLONE

La vie parfaite

LIANA LEVI

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR FRANÇOISE BRUN

TIRAGE : 15 000 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 400 P.

ISBN : 979-10-349-0016-9



9 791034 900169



Avec «La Vie parfaite», la romancière Silvia Avallone explore le désir d'enfants

Dans son troisième roman, la brillante Italienne Silvia Avallone, 34 ans ces jours-ci et mère depuis peu, se penche sur l'énigme des énigmes : pourquoi veut-on des enfants ? Incandescence et fureur sont au rendez-vous, même si la construction n'évite pas certaines facilités.

Il y a quelques années, Florence Aubenas avait publié un poignant reportage sur les filles mères de la Thiérache, adolescentes de cette région sinistrée qui, comme le dit l'une d'elles, enfantent car « *un enfant, c'est déjà ça, toujours quelque chose qu'on a* ». C'est à ces toutes jeunes femmes que l'on a pensé en refermant *La Vie parfaite* (Liana Levi, 2018, traduit par Françoise Brun), troisième roman de notre chère Silvia Avallone, tant son héroïne, Adele, leur ressemble.

Adele, vaguement lycéenne, qui prend seule le bus dans sa cité déshéritée de Bologne pour aller accoucher, Adele, qui rembarre son repris de justice de géniteur, Adele « *avec ses semelles compensées de dix centimètres, ses boucles d'oreilles fuchsia fluorescentes* », qui se moque de mourir en couches. Là où Florence Aubenas décrivait, Silvia Avallone raconte. Nous emporte. Et nous bouleverse.

Pourquoi fait-on des enfants ? Ou, plutôt, pourquoi les femmes font-elles des enfants puisque, comme le note Avallone, « *les pères, ça n'existe pas* » ? *La Vie parfaite* peut se lire comme une réflexion sur ce taraudant désir de maternité. Adele, durant sa grossesse, ne sait pas si elle gardera l'enfant qu'elle porte. Sa vie croise, par personnes interposées, celle de Dora, enseignante, la trentaine avancée, obsédée par la maternité qui se refuse à elle. Une jeune prolétaire et une intellectuelle plus âgée : tel est le premier binôme de personnages de *La Vie parfaite*. « *J'avais comme objectif le ventre des femmes. Ce magma de sentiments viscéraux qui nous animent et nous échappent. La violence du féminin, la férocité que j'ai essayé de raconter à travers Dora. Mais aussi la ténacité, l'abnégation, à travers Adele* », explique Silvia Avallone.

D'autres binômes viennent s'ajouter à la composition de l'intrigue. Manuel, dealer et flambeur, et Zeno, son ami d'enfance, lycéen timide plongé dans les livres ; Dora et Serena, sa meilleure amie, qui a eu le tort d'être enceinte avant elle ; mais aussi Dora et Emma, qui se disputent un même homme, l'une par l'intellect et l'autre par la sensualité. Cette collection de binômes rappelle le couple de Francesca la blonde et Anna la brune dans *D'Acier* (Liana Levi, 2011, traduit par Françoise Brun), premier roman de Silvia Avallone. Elle rappelle aussi le ressort dramatique de la tension entre Elena et Lila que Elena Ferrante fait jouer dans sa célèbre tétralogie napolitaine.

Silvia Avallone ne cache pas cette influence. « *Tous les romans d'Elena Ferrante ont joué un grand rôle. Ferrante s'est approchée de mon maître, Elsa Morante* ». On songe ici à une autre filiation : celle d'Elfriede Jelinek dans *Les Amantes* (édition originale en allemand, 1975, traduit en français par Yasmin Hoffmann et Maryvonne Litaize, Jacqueline Chambon, 1992). Brigitte et Paula, les deux héroïnes de la romancière autrichienne, l'une ouvrière et l'autre apprentie couturière, ont en commun avec l'Adele de *La Vie parfaite* ce désir juvénile et viscéral d'enfant qui fait d'une fille une femme dans un monde sans père.

[Visualiser l'article](#)

Ne le nions pas : cette construction du récit par paires de personnages antagonistes, si systématique que l'on imagine sans peine des schémas les décrivant sur la table de travail de l'écrivaine, n'est pas des plus subtile. De même, le volontarisme culturel de Silvia Avallone, qui dit de l'émancipation par la lecture qu'elle est son « *utopie personnelle* », est bien exagérément incarné dans le personnage de Zeno, apprenti écrivain d'une misérable cité de la périphérie de Bologne, que l'on peine à trouver crédible.

Mais qu'importent ces réserves formelles. *La Vie parfaite* a ce souffle incroyable, cet élan, cette verve narrative qui nous avait fait dévorer *D'Acier* et *Marina Belleza* (Liana Levi, 2014, traduit par Françoise Brun). On y retrouve des thèmes chers à Silvia Avallone, telle son extrême attention aux classes populaires, dont elle décrit l'aliénation par les mirages de la télévision berlusconienne sans jamais la juger. « *Mes héroïnes n'acceptent jamais leur passé, sur lequel ont pesé les fautes des autres : les parents, la société. Elles se sentent en défaut et imparfaites, et c'est pour cette raison qu'elles veulent changer, donner des coups de tête, attaquer les problèmes et les obstacles. Elles ont la force de se mesurer à ce qui fait mal* », analyse Silvia Avallone.

Surtout, Avallone ose affronter une question qui taraude une Italie dont la population a diminué l'an passé, pour la troisième année consécutive, perdant quelque 100 000 habitants en dépit d'un apport migratoire nouveau et inédit dans ce vieux pays d'émigration. Le taux de natalité italien est tombé en 2017 à 1,34 enfant par femme, un des plus bas d'Europe. Sans perspectives, sans avenir, pourquoi procréer ? Pourquoi faire des enfants ? Et pour quelles raisons refuse-t-on d'en faire ? Ces questions, d'apparence intimes mais en vérité si politiques, traversent *La Vie parfaite*. Et font de Silvia Avallone une brillante sismographe de son pays et de sa jeunesse.